Réponse à une enquête de la revue « Relève politique » (2006)

ANTI-AMERICANISME ?

Les animateurs de *Relève politique* me demandent de leur confier mes « sentiments à l'égard des Etats-Unis », en leur disant ce que j'aime et ce que je n'aime pas dans ce pays. Qu'ils me permettent de leur dire amicalement que c'est à mon avis une très mauvaise façon de poser le problème. Mes « sentiments » à l'égard des Etats-Unis n'ont strictement aucun intérêt. Pour cette raison toute simple que la politique n'est pas affaire de sentiments, mais d'analyses et de réflexion.

Dès leurs origines, les Etats-Unis ont eu un compte à régler avec l'Europe. Ce dont les premières communautés d'immigrants installés dans le Nouveau Monde voulaient se libérer, c'était des règles et des principes existant en Europe. Mais les Américains n'ont pas voulu seulement rompre avec l'Europe. Ils ont aussi voulu créer une société nouvelle qui serait susceptible de régénérer l'humanité. Ils ont voulu fonder une « nouvelle Jérusalem » qui pourrait devenir le modèle d'une République universelle. Ce thème biblique, qui est au centre de la pensée puritaine, revient comme un véritable leitmotiv dans toute l'histoire américaine depuis l'époque des Pères fondateurs. C'est lui qui a donné naissance à l'idée de « Destinée manifeste » (*Manifest Destiny*), c'est lui qui a inspiré la « doctrine Monroe », c'est lui qui n'a cessé de permettre à l'Amérique de se définir comme « une nation universelle qui poursuit des idées universellement valables » (Thomas Jefferson).

Les Américains ont toujours estimé que leurs valeurs et leur mode de vie étaient supérieurs aux autres et possédaient une validité universelle. Ils ont toujours pensé qu'ils avaient pour mission de répandre ces valeurs et d'imposer ce mode de vie à la surface de la terre. Croyant à la division morale binaire du monde, ils estiment qu'ils incarnent le Bien et s'imaginent, pour reprendre les termes du président Wilson, que l'« infini privilège » qui leur a été réservé est de « sauver le monde ». Leur tendance à l'unilatéralisme et à l'hégémonisme n'est donc nullement conjoncturelle. Elle vient de loin. Le problème est qu'aujourd'hui, les mythes fondateurs de la nation américaine sont devenus des politiques opérationnelles.

Depuis 1993-94, nous sommes entrés dans l'ère « postatlantique », caractérisée par la dissolution de fait de tout un système dont l'Alliance atlantique était le cœur, dissolution dont les Etats-Unis ont eux-mêmes pris la responsabilité en exigeant de leurs alliés qu'ils se comportent en vassaux. A la guerre froide a succédé la paix chaude ; au monde bipolaire, une globalisation où les Etats-Unis représentent la force principale, mais dont la logique profonde est d'essence techno-économique et financière, puisqu'elle se caractérise avant tout par la

domination planétaire de la Forme-Capital.

Au cours de ces dernières années, les tensions entre l'Europe et les Etats-Unis n'ont cessé de s'aggraver. Elles s'étendent aujourd'hui à pratiquement tous les domaines. Il ne fait pas de doute que la globalisation va encore les exacerber, ne serait-ce que parce que, du point de vue géopolitique, l'Europe reste plus que jamais une puissance continentale et les Etats-Unis, une puissance maritime.

Longtemps réservés sur la construction européenne, les Etats-Unis lui sont désormais franchement hostiles. Ils jouent ouvertement la division (ou la dilution) de l'Europe parce qu'il est de leur intérêt que celle-ci soit faible et divisée. Le 28 août dernier, Thomas Friedman, sans doute le chroniqueur de politique étrangère le plus influent de la presse américaine, écrivait dans le *New York Times* qu'entre les Etats-Unis et la France, c'est désormais « la guerre ». « Il est temps pour les Américains de s'en rendre compte, affirmait-il […] la France est devenue notre ennemi ». Dès lors, les choses sont claires. Qui nous désigne comme son ennemi devient automatiquement notre ennemi. Ne pas le comprendre est un crime.

Les Américains ont une lecture à la fois « hollywoodienne » et messianique de la vie internationale. La vision du monde à laquelle ils adhèrent est une vision dans laquelle toute puissance indépendante est perçue comme un ennemi potentiel. Cela signifie que la pensée américaine n'a plus d'autre référence qu'elle-même, que les Américains ne voient plus le reste du monde qu'à travers eux-mêmes. C'est pourquoi toute la doctrine stratégique américaine tend désormais à empêcher leurs rivaux d'atteindre la parité militaire et technologique avec les Etats-Unis, quiconque prétendant s'engager dans cette voie étant immédiatement dénoncé comme complice de l'« axe du mal ». C'est en cela qu'il n'est pas excessif de dire que les Etats-Unis constituent actuellement le principal facteur d'instabilité dans le monde, le principal facteur de brutalisation des rapports internationaux.

Un mot quand même sur mes « sentiments ». L'« anti-américanisme » peut être compris de deux façons : en tant que critique des Etats-Unis (et plus largement de l'« américanisme » ou de l'américanisation) ou comme un synonyme d'américanophobie. Je souscris à la première définition, pas à la seconde. Je ne suis pas américanophobe, tout simplement parce que j'ai horreur des phobies quelles qu'elles soient. S'il est vrai que j'ai aussi peu de sympathie pour l'univers des « *cheer leaders* » et des « *golden boys* » que pour celui des « *red necks* » et des « *vets* » du Vietnam, il y a bien des choses que j'ai eu l'occasion d'apprécier au cours de mes séjours aux Etats-Unis, à commencer par la grande littérature américaine (Steinbeck, Dos Passos, Mark Twain, Melville, Faulkner, Hemingway, etc.) ou le grand cinéma américain, quand il ne se réduisait pas à des effets spéciaux cimentés par du moralisme niais. C'est dire que je ne diabolise pas l'Amérique : elle est pour moi un adversaire, non une figure du Mal.

Parler d'ennemi principal ne revient d'ailleurs pas, comme on le croit parfois, à faire de cet ennemi principal un ennemi absolu. En politique, il n'y a pas d'absolu (sinon dans l'imaginaire de George W. Bush et de son alter ego Ben Laden). L'ennemi d'aujourd'hui peut toujours devenir l'allié de demain. L'ennemi principal n'est pas nécessairement non plus celui avec lequel on se sent le moins d'affinités. De tous les ennemis possibles, il suffit seulement qu'il soit le plus fort pour qu'il devienne la menace principale.

Entre janvier et avril 2003, plus de 20 millions de personnes ont manifesté en Europe comme la criminelle agression américaine en Irak, dont chacun est aujourd'hui à même de juger les résultats. On peut y voir l'acte de naissance d'une authentique opinion publique européenne. L'Europe est en train de se découvrir distincte des Etats-Unis. Dans les années qui viennent, le fossé transatlantique s'approfondira. De nouveaux clivages apparaîtront. Pour l'heure, l'esprit de résistance ou de collaboration traverse déjà tous les camps. Je suis du côté des résistants.

Alain de Benoist